

aussi spirituelles de trait que d'intention. — Ses représentations furent suivies, mais pas autant que celles d'Ira Aldrigge. — En conscience, Samoiloff ne pouvait se faire nègre !

## XIII

## LE TCHOUKINE-DVOR

Chaque ville a son réceptacle mystérieux éloigné du centre, qu'on peut ne pas voir, même après un long séjour, lorsque vos habitudes vous promènent dans le même réseau de rues aristocratiques, son ossuaire, où vont s'empiler, souillés, fangeux, méconnaissables, tous les débris du luxe encore assez bons pour des consommateurs de cinquième ou sixième main. Là finissent les coquets chapeaux, délicats chefs-d'œuvre des modistes en vogue, bossués, flétris, grassex, bons à coiffer des ânes savants; les fracs noirs de fin drap, jadis tout étoilés de décorations, qui ont eu l'honneur de figurer dans des bals splendides; les robes de soirée jetées le matin à la femme de chambre, les blondes jaunies, les dentelles éraillées, les fourrures chauves, les mobiliers hors d'usage, l'humus

et le stratum des civilisations. Paris a le Temple, Madrid le Rastro, Constantinople le bazar des poux, Saint-Pétersbourg le Tchoukine-Dvor, un quartier de haillons des plus curieux à visiter.

Remontez en traîneau la Perspective Newski, dépassez le Gasthini-Dvor, une sorte de Palais-Royal avec des galeries bordées d'élégantes boutiques; à cette hauteur, dites à votre isvochtchick le sacramental *na leva*, et, après avoir franchi trois ou quatre rues, vous vous trouvez à destination.

Entrez, si vos nerfs olfactifs ne sont pas trop délicats, par le bazar des chaussures et des peaux; la forte odeur du cuir se combinant avec le relent des choux aigres compose un parfum tout local, plus sensible pour les étrangers que pour les Russes, et auquel on a de la peine à s'habituer; mais, quand on veut tout voir, il ne faut pas être petite-maitresse.

Les boutiques du Tchoukine-Dvor sont faites de bouts de planches; ce sont des bouges sordides, dont la neige d'une blancheur immaculée qui argentait leurs toits, ce jour-là, faisait paraître les tons rances encore plus sales.

Des guirlandes de vieilles bottes en cuir gras, et quelles bottes! des peaux roidies et rappelant

par une sorte de silhouette sinistrement caricaturale la forme de la bête qu'autrefois elles revêtaient, des touloupes graisseuses et dépenaillées gardant comme une vague empreinte humaine, formaient la décoration composite des devantures: tout cela, pendu à l'air et rehaussé de quelques touches de neige, prenait sous un ciel bas et d'un gris jaunâtre un aspect misérablement lugubre; les marchands n'étaient guère plus propres que leur marchandise; et cependant, si Rembrandt l'eût voulu, il eût, en égratignant de hachures une planche de cuivre vernie, fait, d'après ces hommes barbus emmaillottés de peaux de mouton, quelque miraculeuse eau-forte, et mis par un rayon le caractère dans ces laideurs. L'art trouve son butin partout.

Un grand nombre de ruelles coupent les baraquements du Tchoukine-Dvor. Chaque quartier est affecté à un genre de commerce; plusieurs petites chapelles, dont l'intérieur montre, à la clarté des lampes, les plaques de vermeil et d'argent de ses iconostases en miniature, brillent aux angles des carrefours. Partout ailleurs, dans le Tchoukine-Dvor, il est défendu d'avoir de la lumière; une étincelle mettrait le feu à ce ramas de vieilles planches et de vieilles choses. On ne brave le dan-

ger que pour la glorification des images. Ces masses d'orfèvrerie dans ce lieu sombre et misérable ont un flamboiement particulier. Acheteurs et marchands, en passant devant ces chapelles, font une multitude de signes de croix, à la méthode grecque. Quelques-uns, des plus fervents ou des moins pressés, se prosternent le front contre la neige, murmurent une prière, et, en se relevant, jettent un kopek dans le tronc placé à la porte. — Une des plus curieuses rues du Tchoukine-Dvor est celle où se tiennent les imagiers; — si l'on n'était pas sûr de la date, on pourrait se croire en plein moyen âge, tant le style de ces peintures, faites d'hier pour la plupart, est archaïque. La Russie, pour ses images, continue la tradition byzantine avec une fidélité absolue. Ses enlumineurs semblent avoir fait leur apprentissage sur le mont Athos, au couvent d'Agia Lavra, d'après les préceptes du Manuel de peinture recueillis par le moine, élève de Pansélenos, le Raphaël de cet art tout spécial où l'imitation trop exacte de la nature est regardée comme une sorte d'idolâtrie.

Ces boutiques sont tapissées d'images de haut en bas. On y voit des madones montrant leurs têtes brunes, copiées sur le portrait de la Vierge fait par saint Luc, à travers les estampes d'or ou

d'argent: des christes et des saints d'autant plus appréciés des dévots qu'ils sont plus primitivement barbares; des peintures représentant des scènes du Vieux et du Nouveau Testament avec une multitude de figures aux gestes roides et symétriques, d'un coloris rembruni à dessein, et recouvertes d'un vernis jaune comme les étuis à roseau et les cadres de miroirs persans, pour simuler la fumée des siècles; des plaques de bronze articulées comme des feuilles de paravent ou des volets de tryptique encadrant des suites de bas-reliefs pieux; des croix d'argent oxydé, d'une charmante forme gréco-byzantine, où tout un monde de figurines microscopiques, fourmillant entre des légendes en vieux slavon, jouent le drame sacré du Golgotha; des couvertures de livres historiées et mille autres menus objets de dévotion.

Quelques-unes de ces images, finies avec plus de soin, dorées ou plaquées plus richement, montent à des prix assez élevés. Il n'y faut pas chercher de valeur artistique; mais toutes, même les plus grossières, ont un caractère étonnant. La sauvagerie de leurs formes, la crudité de leurs couleurs, le mélange de l'orfèvrerie et de la peinture leur donnent un cachet hiératique et solennel plus propre peut-être à stimuler la piété que des représen-

tations savantes. Ces images sont identiquement pareilles à celles qu'ont révérees les ancêtres. Immuables comme le dogme, elles se sont perpétuées de siècle en siècle; l'art n'a pas eu de prise sur elles, et les corriger, malgré leur barbarie et leur naïveté, lui eût paru un sacrilège. Plus la madone est noire, enfumée, roide, plus elle inspire de confiance au fidèle qu'elle regarde de ses grands yeux sombres, fixes comme l'éternité.

Il est vrai de dire que les imageries du Tchoukine-Dvor sont comme chez nous les fabriques de gravures sur bois d'Épinal : le vieux style s'y réfugie avec les routines populaires. A Saint-Isaac et dans d'autres églises ou chapelles modernes, tout en conservant l'aspect général et l'attitude consacrée, les artistes n'ont pas craint de donner aux madones toute la beauté idéale dont ils ont pu les douer; — ils ont aussi débarbouillé les saints barbus et farouches de leur hâle de bistre pour leur restituer la coloration humaine. Au point de vue de la science, cela vaut mieux sans doute, mais peut-être l'effet religieux est-il ainsi moins grand. Le style byzantin russe, avec ses fonds d'or, ses formes symétriques, ses applications de métal et de pierres, prête admirablement à la décoration des églises; il a un air mystérieux et surnaturel

tout à fait en harmonie avec sa destination.

Dans une de ces boutiques, nous trouvâmes ajustée en madone grecque une petite copie de la *Vierge à l'hostie*, de M. Ingres. Les mains jointes pour la prière, dont les doigts se touchent délicatement par le bout, n'étaient vraiment pas mal réussies malgré la difficulté de la pose, et la tête conservait assez bien le caractère du modèle. Nous ne nous attendions guère à rencontrer au Tchoukine-Dvor ce souvenir de l'illustre maître. Comment et par quels chemins son chef-d'œuvre est-il arrivé à servir de patron pour une image russe? — Nous la marchandâmes. On en demandait dix roubles seulement, parce qu'elle n'était plaquée d'aucune orfèvrerie.

Les marchands d'images sont plus soignés dans leur tenue que leurs voisins les revendeurs de cuirs. Ils portent, en général, le vieux costume russe, le caftan de drap bleu ou vert, fermé d'un bouton près de l'épaule, serré à la taille par une étroite ceinture, les grosses bottes de cuir noir, les cheveux séparés par une ligne médiane, longs de chaque côté, coupés courts sur la nuque, ce qui dégage le col, la barbe touffue et frisée, blonde ou couleur noisette; plusieurs ont de belles figures, sérieuses, intelligentes et douces, et pour-

raient poser pour les christes qu'ils vendent, si l'art byzantin admettait l'imitation de la nature dans les images consacrées. Quand ils vous voient arrêtés devant leurs montres, ils vous prient poliment d'entrer, et n'achetiez-vous que quelques babioles, ils vous font passer en revue tout leur magasin, et, non sans quelque orgueil, vous arrêtent aux pièces les plus riches et les mieux ouvrees.

Rien n'est plus curieux pour l'étranger que ces boutiques si profondément russes. Il peut s'y duper facilement lui-même en achetant comme antique un objet tout moderne; mais en Russie le vieux date d'hier, et les mêmes formes, lorsqu'il s'agit de représentations religieuses, se répètent invariablement. Ce que des connaisseurs, même experts, pourraient prendre pour l'œuvre de quelque moine grec du neuvième ou du dixième siècle, sort souvent de l'atelier voisin, et le vernis d'or en est à peine séché.

Il est amusant de voir l'admiration naïve et pieuse des moujiks passant par cette rue, qu'on pourrait appeler la rue sainte du Tchoukine-Dvor. Malgré le froid, ils stationnent en extase devant les madones et les saints, et rêvent de posséder un pareil tableau pour le suspendre, à la lueur d'une

lampe, dans l'angle de leurs cabanes de troncs de sapin. Mais ils finissent par s'éloigner, regardant l'emplette comme au-dessus de leurs moyens. Quelques-uns cependant, plus riches, entrent, après avoir tâté le petit cahier de roubles en papier serré dans leur bourse, pour voir si l'épaisseur en est satisfaisante, et ils ressortent après de longues discussions, emportant leurs achats soigneusement enveloppés. Les comptes se font à la manière chinoise, avec un abaque, cadre garni de fils de fer passant à travers des boules qu'on déplace suivant les chiffres qu'on veut additionner.

Tout le monde n'achète pas au Tchoukine-Dvor; on y va flâner, et dans les ruelles se presse une population fort bigarrée: le moujik en touloupe, le soldat en capote grise y coudoient l'homme du monde en pelisse, et l'antiquaire espérant quelque trouvaille de plus en plus rare, car la naïveté s'est envolée de ce bazar, et, de peur de se tromper, les marchands y demandent des prix extravagants du moindre bibelot. Le regret d'avoir cédé jadis à bon compte quelque objet rare dont ils ignoraient la valeur les a rendus plus défiants que les Auvergnats de la rue de Lappe.

On trouve de tout dans ce capharnaüm; les bouquins ont leur quartier; des livres français,

anglais, allemands, de tous les pays du monde, sont venus s'échouer là sur la neige, parmi les livres russes dépareillés, fripés, tachés, vermoulus. Quelquefois les investigateurs patients rencontrent parmi beaucoup de fatras un incunable, une édition princeps, un volume perdu, sorti de la circulation et arrivé au Tchoukine-Dvor par une suite d'aventures qui pourraient fournir le sujet d'une Odyssée humoristique. Quelques-uns de ces libraires ne savent pas lire, ce qui ne les empêche pas de connaître fort bien leur marchandise.

Il y a aussi des boutiques d'estampes, de lithographies noires ou colorées. On y rencontre fréquemment des portraits d'Alexandre I<sup>er</sup>, de l'empereur Nicolas, des grands-ducs et des grandes-duchesses, des hauts dignitaires et des généraux des règnes précédents, crayonnés par des mains plus zélées qu'habiles, et qui donneraient une étrange idée de leurs augustes modèles. Vous pensez bien que les Quatre Parties du monde, les Quatre Saisons, la Demande en mariage, la Noce, le Coucher et le Lever de la mariée, tous les horribles barbouillages de notre rue Saint-Jacques s'y rencontrent à nombreux exemplaires.

Parmi les flâneurs et les acheteurs, les femmes

sont en minorité; ce serait le contraire chez nous. Les femmes russes, quoique rien ne les y oblige, semblent avoir conservé l'habitude orientale de la reclusion; elles sortent peu. A peine si, de loin en loin, on aperçoit une mougike avec son mouchoir noué sous le menton, son surtout de drap ou de feutre posé comme une redingote d'homme sur ses épaisses jupes, et ses grosses bottes de cuir gras, piétinant dans la neige, où elle laisse des empreintes qu'on ne croirait pas appartenir à la plus délicate moitié du genre humain; les autres femmes qui s'arrêtent aux étalages sont des Allemandes ou des étrangères. — Dans les boutiques du Tchoukine-Dvor, comme au bazar de Smyrne ou de Constantinople, ce sont les hommes qui vendent. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu une marchande russe.

La rue des meubles d'occasion fournirait la matière d'un cours d'économie domestique et donnerait plus d'un renseignement sur la vie intime russe à qui saurait déchiffrer, d'après ces restes plus ou moins bien conservés, l'histoire de leurs anciens possesseurs: tous les styles y figurent; les modes tombées en désuétude forment des stratifications régulières; chaque époque y superpose par couche ses formes devenues ridicules. Ce qui do-

mine, ce sont les grands canapés de cuir vert, un meuble vraiment russe!

Dans un autre endroit sont les malles, les valises, les karsines et autres objets de voyage, empilés jusqu'au milieu de la voie et à demi enfouis sous la neige; puis viennent les vieilles marmites, les ferrailles, les pots égueulés, les écuelles de bois fendues, les ustensiles hors d'usage, ce qui n'a plus nom dans aucune langue, le haillon arrivant à la charpie et justiciable du chiffonnier seul. S'il ne faisait 12 ou 15 degrés de froid, une promenade en pareil lieu aurait ses périls, mais toute la gent fourmillante meurt à une pareille température.

Par un temps plus chaud, le danger eût augmenté pour nous par le voisinage d'un joueur d'orgue qui nous suivait obstinément dans l'espérance de quelques kopeks que l'ennui d'entr'ouvrir notre pelisse nous fit quelque temps lui refuser. Ce joueur d'orgue avait une physionomie falote et caractéristique. Une loque crasseuse, effrangée, entourait sa tête comme un diadème dérisoire; une vieille peau d'ours, autrefois tablier d'un droschki, couvrait ses épaules et, faisant un res-saut sur la caisse de l'orgue, dessinait au pauvre diable une croupe hottentote du plus singulier

profil qui contrastait avec sa maigreur. On ne s'expliquait pas d'abord cette bosse tombée dans les reins, car la manivelle seule de l'instrument passait à travers les poils de la fourrure effilochée, et la main qui la tournait rappelait le geste d'un singe se grattant avec avidité.

Une espèce de sayon de bure, découpé en dents de scie par le bas, et des bottes de feutre, complétaient ce costume digne de la pointe de Callot.

A elles seules les bottes étaient tout un poème de misère et de délabrement. Avachies, déformées, plissées en spirale, elles sortaient à demi du pied, et leurs bouts se relevaient en pointes de toit chinois, de sorte que les jambes paraissaient s'arquer sous le poids du torse et de l'orgue comme si elles n'eussent pas contenu de tibias. Le malheureux avait l'air de marcher sur deux faucilles.

Quant à la face, la nature s'était amusée à le modeler d'après le masque de Thomas Vireloque, cette puissante création de Gavarni: un nez dodécaèdre s'épatant entre deux pommettes saillantes, au-dessus d'un large rictus, dans un fouillis de rides, en était le trait le plus perceptible, car les broussailles des cheveux et de la harbe poissée de glaçons empêchaient de saisir les contours du

visage ; cependant, à travers les poils désordonnés du sourcil, petillait un petit oeil d'un bleu d'acier exprimant une sorte de malice picaresque et philosophique ; mais l'hiver russe avait enluminé de son rouge septentrional cette copie en chair et en guenilles d'une lithographie parisienne. On eût dit une tomate dans de l'étoupe,

L'orgue enfoui sous la peau d'ours, quand son maître l'agaçait avec la manivelle, geignait lamentablement, semblait demander grâce, poussait des soupirs asthmatiques, toussait, râlait comme un moribond ; il mordait çà et là, par les quelques dents restées à son rouleau, deux ou trois airs de l'autre siècle, tremblotants, vieillots, caducs, du comique le plus lugubre, faux à faire hurler les chiens, mais touchants, après tout, comme ces refrains d'autrefois que murmure d'une voix cassée et d'une haleine sifflante l'aïeule centenaire tombée en enfance. — Ces spectres de chansons finissaient par faire peur.

Sûr de l'effet de son instrument, et voyant qu'il avait affaire à un étranger, car vis-à-vis d'un Russe il ne se fût point permis cette insistance, le drôle, avec une volubilité de macaque, tournait la manivelle comme s'il eût travaillé derrière Mengin à *moudre* ces airs qui soutiennent l'éloquence du

fameux marchand de crayons ; quand il se fut rendu suffisamment intolérable, une grosse poignée de cuivre le fit taire ; il reçut nos kopeks en souriant, et, pour nous prouver sa reconnaissance, arrêta net la valse commencée. L'orgue poussa un grand soupir de satisfaction.

Nous avons peint le côté pittoresque du Tchoukine-Dvor : c'était le plus amusant pour nous. — Il contient aussi des galeries couvertes bordées de boutiques contenant des denrées de toutes sortes, des soudacs fumés pour les longs carêmes grecs, des olives, des beurres blancs comme ceux de Constantinople, qui viennent d'Odessa ; des pommes vertes, des baies rouges dont on fait des tartes, des meubles neufs, des habillements, des chaussures, des étoffes et des orfèvreries d'usage vulgaire : c'est curieux encore, mais ce n'est plus singulier comme ce bazar oriental éparpillé au milieu de la neige.